

PIERRE VARÈNE

Vol Inc.

ÉDITIONS
MONTREAL
DETECTIVE *Enrg.*

BeQ

Pierre Varène

Domino Noir # 007

Vol Inc.

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 317 : version 1.0

Vol Inc.

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

I

Enlèvements

Le grand sedan noir descendait lentement de la rue Sanguinet, plus bas encore que la rue Sainte-Catherine.

Tom conduisait et Bill était assis à ses côtés.

– Nous n’aurons pas de misère avec Sunny, dit le premier à son compagnon.

– N’oublie pas que le patron veut absolument que tout se passe en douce. Pas de coups de feu et pas de police, renchérit l’autre.

L’auto allait s’arrêter devant une maison de pension de dernier ordre, quand le chauffeur répondit à un signal silencieux donné par un homme posté en face de la maison.

Malgré l’heure tardive, la porte d’entrée n’était pas fermée à clef.

Dans l'obscurité de l'escalier, les deux bandits n'eurent pas de peine à monter jusqu'au deuxième et à se dissimuler dans l'ombre en attendant les événements.

Ce ne fut pas long d'ailleurs.

Le téléphone sonna dans le corridor des chambres. Une grosse vieille femme s'amena, vêtue d'une robe de chambre qui avait changé de couleurs une fois ou deux, et répondit.

Laissant la ligne ouverte, elle cria :

– Sunny, c'est pour toi !

Puis elle retourna dans sa chambre, car les pensionnaires de l'établissement, tous plus ou moins bandits, ne tenaient pas à ce qu'on écoute leurs conversations téléphoniques.

– Allo ! Allo ! fit le dénommé Sunny dans l'appareil, sans qu'aucune voix ne lui réponde.

Il commençait déjà à se fâcher contre le mauvais plaisant qui l'avait tiré du lit, quand il sentit un revolver s'appuyer dans son dos.

Il savait trop à quoi s'en tenir pour risquer un mouvement suspect.

– Tu viens ? fit la voix de Bill.

– Où ?

– Tu verras bien.

Et Sunny prit place dans le sedan, accompagné de Bill, tandis que l'autre reprenait sa place à la direction.

*

Une demi-heure à peine plus tard, Bill et Tom arrêtaient leur voiture devant une superbe résidence dans la montagne.

Au premier coup de sonnette, malgré l'heure avancée, un serviteur vint immédiatement ouvrir.

– Monsieur Neville est-il chez lui ? demanda Bill.

L'homme les regarda pendant quelques instants et répondit placidement :

– Je crois bien que non !

Il allait même refermer la porte, quand un

coup de crosse de révolver le fit s'écraser sans un mot.

Tom le recueillit dans ses bras afin d'éviter le bruit de la chute et l'étendit dans le vestibule.

La maison paraissait silencieuse, en bas. Mais au sommet du grand escalier on percevait encore un murmure de voix.

Les deux intrus s'aventurèrent dans l'escalier, le tapis épais étouffait le bruit de leurs pas.

Deux hommes discutaient dans la seule pièce illuminée de la maison, quand le téléphone sonna :

Le plus âgé des deux répondit et à mesure qu'il parlait et écoutait, sa physionomie changeait, pour faire place à un étonnement de plus en plus grand.

Enfin il ferma la ligne et s'adressant à son compagnon, il dit :

– Je ne comprends pas cela, Kemptin, on vient de me dire au téléphone que mon automobile a été volé ce soir. Je n'ai pourtant rien entendu venant du côté du garage. Et vous ?...

- Moi, non plus, monsieur Neville.
- La police dit de vérifier et de rappeler.
- Je vais aller voir au garage. Attendez-moi un moment.

Kempton, le secrétaire de monsieur Neville, passa non loin des deux bandits qui s'étaient dissimulés dans l'ombre du corridor, et descendit l'escalier.

Quand les deux hommes eurent entendu fermer la porte du dehors, ils firent irruption dans le bureau du millionnaire.

Pointant un revolver dans la direction de Marcel Neville, Bill ordonna :

- Pas un mot, si vous savez ce qui est bon pour votre santé.

Le millionnaire leva les yeux interrogateurs et demanda :

- Que voulez-vous ?
- Venez faire un petit tour avec nous. Ce ne sera pas bien long.

Et comme l'autre hésitait, Tom ajouta :

– Plus vite que cela, nous sommes attendus.

Il n’y avait pas à hésiter devant la mine déterminée des deux hommes. Ainsi Marcel Neville décida de les accompagner sans récriminations.

Encore une fois le grand sedan noir se dirigea vers une destination inconnue.

*

On était maintenant dans une pièce délabrée qui n’avait pour tout meuble qu’un vieux lit, aux couvertures salies.

Bâillonnés et ligotés, deux hommes étaient étendus côte à côte sur le lit. C’étaient Sunny et Marcel Neville.

Tom et Bill les surveillaient de l’œil, quand un autre personnage fit son entrée.

Marcel Neville eut la surprise de sa vie en reconnaissant le jeune Georges McGuirck, le plus connu parmi les hôtes des Clubs de nuit de la

Métropole.

Celui-ci cependant ne fit aucun cas de l'étonnement qui se lisait dans les yeux de son prisonnier.

S'adressant à Bill, il commanda :

– Prépare Sunny à parler.

Après avoir ôté le bâillon, Bill enleva aussitôt les chaussures et les chaussettes du dénommé Sunny et attendit auprès de lui, son briquet à la main.

– Pour qui travailles-tu ? demanda McGuirck à Sunny.

– Je ne connais pas le patron, répondit l'interpellé.

– Est-ce parce que tu ne veux pas parler ou si tu l'ignores réellement.

– Je vous jure que je ne le sais pas.

– Je ne te crois pas, répondit McGuirck, Nous allons voir si tu dis vrai.

S'adressant encore à Bill, il lui dit sans s'émouvoir :

– Vérifie donc si le type nous dit des mensonges.

Bill, un sourire cruel sur les lèvres, approcha le briquet allumé des pieds de Sunny, qui commença aussitôt à se tordre dans ses liens.

Bill regardait de temps en temps Georges McGuirck, mais celui-ci ne donna pas le signal d'arrêter. On aurait même dit qu'il prenait une jouissance extrême à voir souffrir le bandit de deuxième classe.

Voyant que celui-ci allait s'évanouir, McGuirck mit enfin un terme à ses souffrances d'un geste et demanda encore :

– Vas-tu parler maintenant ?

– Je ne sais rien ; je vous le jure. Quand je dois faire quelque chose pour le patron, je reçois un téléphone pour me dire quoi faire. Jamais je n'ai vu celui pour qui je travaille. Quand j'ai fait quelque chose pour lui, je trouve toujours ma paye dans une enveloppe dans ma chambre. Je vous jure que je n'en sais pas plus long.

– Je te crois. De petits crooks comme toi ne

sont pas assez solides d'ailleurs pour garder un secret.

McGuirck fit un signe à Tom, qui avait encore son révolver à la main, et lui dit :

– Veux-tu me débarrasser de la présence de Sunny ?

Tom appuya le canon de son arme sur la tempe même de l'autre, qui roulait des yeux effarés, et tira sans plus de façon.

Le sang et des morceaux de cervelle éclaboussèrent aussitôt le lit et plaquèrent même le visage de Marcel Neville de leur chaleur répugnante.

– Enlève le bâillon, commanda encore McGuirck, en désignant Marcel Neville à Bill.

Et il continua à l'adresse du millionnaire :

– Je suppose qu'il ne sera pas nécessaire de vous déchausser ?

– Je suis prêt à répondre à toutes les questions que vous me poserez.

– Vous avez acheté dernièrement pour une

somme importante, un diamant volé dans un musée de Paris ?

– Oui. On m’a dit qu’il avait été enlevé par les Allemands, lors de l’occupation de Paris. Mais je ne sais pas comment il est parvenu au Canada.

– Combien avez-vous payé ?

– \$100 000.00

– Qui vous a vendu cela ?

– Je ne sais pas.

– Comment, vous ne savez pas ? Pas de mensonges, sinon..., le briquet.

– Je vous jure que je ne sais pas. Je vais vous raconter l’affaire en détail. Tout le monde sait que je suis un collecteur enragé de pierres précieuses. Il m’arrive souvent de recevoir des offres par la poste...

– N’allez pas me dire que vous avez reçu le diamant par la poste.

– J’ai reçu l’offre par exemple, avec les instructions nécessaires pour l’obtenir.

– Qu’elles étaient-elles ?

– Je devais me rendre dans l'exposition permanente des grands bijoutiers Mackak et Fleurant, rue Ste-Catherine ouest, et m'arrêter devant un superbe collier de perles qui est en montre dans une vitrine spéciale. Là je devais échapper quelques pièces de monnaie par mégarde. Une jeune fille à chevelure rousse qui se tenait alors près de moi, m'aida à ramasser mon argent et elle y ajouta un .25 neuf de l'année 1944.

– C'est elle qui avait la pierre précieuse ?

– Non, mais c'est elle qui me conduisit à celui qui la détenait.

– Où ça ?

– Je ne sais pas.

– Ne mentez pas, sinon...

– Écoutez-moi plutôt. Elle m'a fait signe de la suivre dans la rue. Là une limousine nous attendait. Elle prit place du conducteur, après m'avoir présenté un homme qui attendait en arrière. Nous partîmes dans la direction de l'est. À un moment donné mon compagnon m'expliqua

qu'il était nécessaire que je me laissât appliquer un bandeau sur les yeux. Ce n'est qu'une fois dans le petit bureau sans fenêtre, qu'on m'enleva le bandeau. J'étais alors en présence du chef de l'organisation.

– Le connaissez-vous ?

Il portait un masque noir et je ne connaissais pas sa voix.

– Qu'est-il arrivé alors ?

Il m'a fait voir le diamant. Nous avons convenu du prix et j'ai payé.

– Les yeux bandés encore. Je vous assure que je ne connais rien d'autre que ce que je viens de vous raconter.

– Je vous crois. Merci pour l'information.

McGuirck regarda Tom et dit encore une fois :

– Neville m'ennuie.

Un autre coup de revolver et il y avait maintenant deux cadavres sur le lit.

– Vous savez que faire avec eux ? demanda McGuirck.

– Oui, patron.

– Prenez la camionnette et laissez les deux corps dans un endroit en vue. Je veux qu'on les trouve vite.

– Très bien, patron, répondit Tom.

Georges McGuirck sortit, tandis que les deux bandits s'occupèrent aussitôt de charger les corps dans la camionnette qui les attendait en face de la porte.

Ils n'étaient pas encore sorti de la cour, que Tom qui conduisait, apercevant un petit chien sur sa route, lança un défi à son compagnon :

– \$1.00 que je l'écrase ?

– O.K. Gagé !

Le pauvre petit animal ne put échapper et son sang se répandit bientôt sur le pare-choc et le garde-boue de l'auto.

– Voici ta piastre, dit Bill, en tendant le billet vert à son camarade.

Simon Antoine sortait du His Majesty, où il venait d'assister à un concert en compagnie de la belle Marthe Bouché.

C'était en sa qualité de jeune millionnaire oisif qu'on voit toujours dans les endroits chics, qu'il s'était rendu à cette manifestation artistique.

Pendant toute la soirée il s'était détendu au son d'une douce musique, sans penser à son autre rôle, qu'il jouait si souvent, la figure cachée sous un masque noir et poursuivant des criminels insaisissables. En un mot, il avait pour la soirée, du moins le pensait-il, abdiqué la personnalité du DOMINO NOIR, pour n'être qu'un homme joyeux et heureux de vivre, en compagnie d'une des plus attrayantes jeunes filles de la société montréalaise.

– Je conduis ? demanda la jeune fille en approchant de la grande limousine.

– Comme tu voudras, répondit Antoine.

– Faisons une promenade sur la rue Sherbrooke dans l'est, avant de rentrer : il fait si

beau ?

– À ton goût.

Ils étaient à peine rendus au centre de la ville qu'une camionnette couverte attira leur attention. Ils n'allaient pas vite, car rien ne les pressait. Mais le petit camion paraissait avoir une allure louche. Il arrêta prudemment à chaque stop et ne risquait jamais une lumière jaune.

Pourtant à une heure aussi tardive, les camions sont toujours pressés de rentrer.

– Dépasse donc ce camion, ordonna Simon Antoine qui n'avait pas ouvert la bouche depuis le départ.

Arrivé à la hauteur de l'objectif, le jeune millionnaire reconnu les deux occupants comme deux bandits dont il avait les photographies dans ses filières privées.

– Qu'est-ce que ces deux types peuvent bien transporter aussi prudemment, à une heure aussi avancée et dans une camionnette anonyme ? se demandait Simon Antoine. Il faut que je me rende compte.

Il donna des instructions à la jeune fille qui augmenta la vitesse de la puissante voiture, tourna vers la droite à la prochaine intersection et contournant un pâté de maisons revint en arrière des deux bandits, au moment où ils s'arrêtaient devant une lumière rouge.

Simon Antoine avait maintenant un masque noir sur le visage et le collet de son veston relevé, sortait sans bruit de l'auto pour aller s'accrocher en arrière de l'autre véhicule.

Tandis qu'à l'aide de clefs spéciales, il pénétrait à l'intérieur, Marthe Bouché suivait de loin.

Heureusement il n'y avait pas de fenêtre en arrière de la banquette où se trouvaient Bill et Tom.

Le Domino Noir alluma une petite lumière de poche et fit l'inspection de la charge que transportaient les deux bandits.

Le Domino Noir ne retint pas son attention, mais il fut bien surpris de rencontrer le cadavre de Marcel Neville.

Rien de bien spécial dans leurs poches, sauf une carte d'invitation pour l'exposition permanente de Mackay et Fleurant, trouvée dans le portefeuille du millionnaire. À tout hasard le Domino Noir garda la carte et attendit les événements.

Il entendait maintenant la conversation entre les deux hommes assis à l'avant.

– Nous arrivons, disait Bill. Regardons pour voir s'il n'y a rien de suspect dans les environs.

– Il n'y a pas de danger, tu sais bien, reprenait l'autre. Le patron sait ce qu'il fait.

Le Domino avait compris qu'on allait soit abandonner la camionnette, soit décharger son fardeau.

Il s'arrangea donc pour sortir de sa cachette aussi silencieusement qu'il y était entré et sauter à terre aussitôt que la vitesse du véhicule fut suffisamment diminuée.

On était maintenant dans la cour d'une école sur la rue Sherbrooke est. Aucune lumière dans l'établissement, ni dans les maisons

environnantes.

Dissimulé derrière un gros arbre, le Domino Noir observait les deux bandits qui prenaient chacun leurs corps pour aller les déposer sous l'escalier extérieur de l'école.

Mais comme l'un était plus pesant que l'autre, les bandits ne revinrent pas ensemble.

C'est l'occasion qu'attendait le Domino.

Tom revint le premier et contourna la camionnette pour prendre sa place derrière la conduite. Il allait tourner la poignée de la porte quand il sentit qu'une main le serrait habilement à la gorge. Incapable de crier, il plia sur ses genoux sans être capable d'avertir son compagnon, avant de perdre connaissance.

Bill subit le même sort.

Le Domino Noir avait décidé de charger les deux hommes dans la camionnette afin de les emmener dans un endroit secret où il trouverait bien le moyen de les faire parler.

Il jeta un coup d'œil à sa voiture qui l'attendait dans la rue, Marthe Bouché à la roue.

Tout semblait être en parfait ordre et il allait lui-même s'installer à la direction de la camionnette, quand de puissants phares éclairèrent soudain sa propre voiture.

Au même instant une volée de coups de revolver éclata dans la direction de la jeune fille.

Les choses se compliquaient à la dernière minute. Marthe étant en danger, le Domino Noir abandonna sa prise pour voler à son secours.

Invisible dans le noir, il tira à l'endroit où les coups originaient.

Il entendit des bris de verre et bientôt le feu cessa.

Son premier soin cependant fut pour accourir auprès de Marthe pour voir si elle avait échappé à la mitraille.

Comme il atteignait la limousine, d'autres coups partirent d'une direction différente.

Les occupants de l'auto devaient être nombreux et ils cherchaient à entourer celle où se trouvait Marthe Bouché.

Il n'y avait qu'une chose à faire : partir aussitôt et abandonner les deux bandits, quitte à retracer leur piste.

II

La fille aux cheveux roux

Le lendemain matin qui suivit ces événements, Armand Fleurant pénétrait dans le bureau privé de son associé Mackay, un journal à la main.

– Es-tu au courant ? demanda-t-il aussitôt la porte refermée derrière lui.

– Tu veux parler de l’assassinat de Marcel Neville ?

– Naturellement.

– Ce ne peut être d’autres que De Palma, tu sais ?

– C’est bien ce que je pensais.

– Il faudrait lui téléphoner...

– Il y a à peu près dix fois que j’appelle chez lui, mais personne ne répond...

– Heureusement qu’il n’est pas question de lui, ni de nous dans les journaux.

– Il est habile, tu sais.

– Mais enfin il n’aurait pas dû faire cela.

– Peut-être que Neuville avait appris des choses qu’il ne devait pas savoir.

Les deux bijoutiers étaient les complices De Palma dans son commerce clandestin. C’est chez eux que se rendaient les acheteurs éventuels, où ils étaient relancés par la jeune fille aux cheveux rouges.

Tous les deux savaient que Marcel Neville avait acheté le fameux diamant volé dans un musée de Paris et naturellement, en apprenant la mort violente de leur client, ils en avaient aussitôt déduit les conclusions qu’ils venaient de se transmettre.

Ils tentèrent encore une fois de rejoindre leur chef, mais sans plus de succès.

Armant Fleurant quitta alors le bureau de son associé pour tenir compagnie aux visiteurs de leur exposition.

La première personne qu'il rencontra fut une jeune fille d'une grande beauté, vêtue avec une grande élégance.

De mauvaise humeur, il se dirigea aussitôt vers elle et l'apostropha rudement :

– Vous êtes très imprudente, Katherine. Après ce qui s'est passé hier soir, vous devriez vous abstenir pour quelques jours, au moins jusqu'à ce que les événements se précisent.

– Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous, Fleurant. Le patron n'a pas dit de suspendre mes activités : je continue.

Armand Fleurant allait répondre par un argument, quand il se crut obligé de sourire à deux arrivants de marque : Simon Antoine et Marthe Bouché.

– Votre présence est un grand honneur pour notre établissement, monsieur Antoine. Je vous souhaite la bienvenue à notre exposition, M^{lle} Bouché, continua mielleusement Fleurant.

– Oh ! je ne vous promets pas d'acheter quelque chose ce matin, monsieur Fleurant. Mais

j'ai entendu dire tant de chose à votre sujet que je suis curieux de jeter un coup d'œil sur vos bijoux.

Marthe Bouché avait un rôle à jouer.

Elle s'éloigna donc en disant :

– Moi, ce sont les camées qui m'intéressent. Je vous laisse donc ensemble.

Armand Fleurant suivit donc le jeune millionnaire, cherchant à l'intéresser devant les vitrines de pierres précieuses.

En entrant Simon Antoine avait remarqué l'expression de contrariété qui se lisait sur la figure de Fleurant lorsqu'il parlait avec la jeune fille rousse.

Cela l'avait frappé et il cherchait à ne pas la perdre de vue.

Elle avait d'ailleurs une attitude étrange pour un observateur aussi averti que le Domino Noir. Elle ne changeait presque pas de place et observait constamment une vitrine où un collier de perles de grandes valeur était exposé...

Chaque fois qu'un arrivant s'arrêtait devant le collier elle le surveillait plus attentivement

encore.

Quand se fut le tour de George McGuirck, il se passa une chose qui intrigua considérablement l'observateur.

Il était arrêté devant le collier comme bien d'autres, mais il y restait plus longtemps.

Soudain il échappa quelques pièces de monnaie.

La jeune fille à chevelure rousse s'élança aussitôt pour l'aider à les ramasser. Simon Antoine constata même qu'elle avait tiré une autre pièce de son sac à main et qu'elle l'ajoutait aux autres qu'elle remettait au jeune homme.

Il ne pouvait s'agir là que d'un signal quelconque qui intrigua le Domino Noir plus que tout le reste.

Il s'excusa auprès de Fleurant et passant auprès de Marthe Bouché, il lui donna des instructions, sous l'apparence de prendre congé d'elle.

La jeune fille sourit et parla de façon à faire entendre quelle désirait continuer sa visite dans la

bijouterie.

Pendant ce temps-là la conversation s'était engagée entre la jeune fille aux cheveux roux et George McGuirck.

– Merci de votre généreuse assistance, Mademoiselle... ?

– Katherine Varloff.

– Vous savez, mademoiselle, je suis très intéressé, comme collecteur, dans les beaux saphirs. Mais malheureusement, je n'en trouve pas ici qui me satisfassent.

– Si vous voulez réellement en acheter, je puis vous conduire ailleurs...

– Je ne demande pas mieux.

– Naturellement vous ne poserez pas de questions ?

– C'était entendu d'avance, mademoiselle Katherine.

– Bien alors. Vous me suivrez de quelques pas en arrière jusqu'à ce que j'atteigne ma voiture.

– Entendu.

George McGuirck laissa partir la jeune fille, puis sortit à son tour. Elle lui présenta un certain Edmund Freukel, qui sortit d'une limousine aussitôt qu'il les vit arriver.

Ce fut elle-même cependant qui prit la place du conducteur, tandis que Freukel s'asseyait en arrière avec McGuirck.

Sans dire un mot, les trois personnages traversaient la ville.

À un moment donné cependant, McGuirck remarqua qu'on revenait sur la route déjà parcourue.

– Qu'avez-vous à tourner ainsi en rond ? demanda-t-il à la jeune fille.

– Vous n'avez rien à voir là-dedans, trancha durement Freukel.

Et à la jeune fille :

– Nous sommes suivis, je suppose, Katherine ?

C'est cette jeune fille qui était à l'exposition. Je me demande bien ce qu'elle nous veut.

– Je vais m’en occuper si elle persiste.

– Je pense en effet qu’il faudrait y voir, car elle est certainement trop curieuse.

– Correct alors. Tu sais quoi faire ?

À la première rouge, elle ralentit l’allure de la voiture et Edmund Freukel descendit sur le trottoir.

Il se mêla à la foule qui traversait en sens inverse, puis rendu à la hauteur de l’auto de Marthe Bouché, il ouvrit la porte tout naturellement en s’écriant :

– Bonjour Élise ! Si je pensais vous rencontrer à Montréal !

– Vous faites erreur, monsieur, répondit Marthe sans rien soupçonner.

– Non, la petite. Avance et pas un mot.

Il était maintenant assis sur le siège à ses côtés et lui avait placé le canon d’un revolver dans les côtes.

Dix minutes après, Katherine Varloff reprenait son complice à l’endroit où elle l’avait laissé.

– Tout s'est bien passé ? demanda-t-elle.

– Très bien ne effet. Elle sera là-bas avant nous.

On était parvenu très loin dans l'est, quand Freukel sortit un mouchoir de soie noire et expliqua à McGuirck qu'il se voyait obligé de lui bander les yeux, car on approchait du but.

McGuirck s'attendait à cela et il ne fit aucune objection

Il descendit bientôt de l'auto et fut conduit par la main dans une maison, où il gravit plusieurs escaliers et se trouva enfin dans une pièce où on lui enleva le bandeau.

Enfin ! il allait se trouver devant le fameux marchand de bijoux volés qu'il désirait tant connaître.

Mais il revint bien vite de ses illusions, car l'homme qui se tenait devant lui portait un masque noir, qui le rendait absolument méconnaissable.

III

Vol Inc.

– Je n’ai pas de temps à perdre et vous non plus, en formalités, dit l’homme au masque. Vous désirez acheter un saphir ?

– Oui.

L’autre sortit alors un écrin d’une serviette de cuir noir et exhiba quelques pierres à McGuirck.

Celui-ci, qui était un connaisseur, ne put s’empêcher de laisser échapper une exclamation de surprise, tant ce qu’il voyait dépassait ses espérances.

Il fit le choix d’une et demanda le prix.

– 50 000. lui répondit-on.

– Quelle sorte de garantie me donnez-vous ?
Puis-je la faire évaluer ?

– Non. Vous devez vous fier à ma parole ou à votre jugement.

– Je la prends quand même.

– Où faut-il délivrer ?

McGuirck donna son adresse et sortit de la pièce.

À la porte il fut rejoint par Edmund Freukel qui avait encore à la main le même bandeau noir.

Il n’y avait personne dans le corridor et McGuirck trouva le moment opportun pour mettre son dessein à exécution.

Comme l’autre élevait les bras pour lui ajuster le mouchoir, il tira subitement un couteau de sa poche et l’enfonça dans la gorge de Freukel.

Sans un mot le bandit s’écroula sur lui-même.

George McGuirck ne perdit pas de temps. Il sortit d’une poche intérieure de son veston, un genre de masque qui ressemblait en tout point à ceux utilisés durant la première grande guerre.

Après l’avoir ajusté sur son visage, il s’arma d’un pistolet d’un genre tout à fait spécial.

Cependant quand il entra dans la pièce qu'il venait de quitter, il n'y avait plus personne.

Chose étrange cette pièce n'avait qu'une porte et pas de fenêtre. Il eut beau sonder les murs, il ne réussit pas à découvrir l'issue secrète qui avait permis au chef de la bande de s'en retourner.

Il en était là de ses perquisitions quand un bruit de pas se fit entendre derrière lui.

Sept ou huit hommes entraient dans l'appartement, le revolver au poing.

— Vous êtes mieux de vous rendre sans résistance, fit une voix. Nous sommes les plus forts. Surtout ne vous retournez pas sans avoir au préalable jeté l'arme que vous tenez.

George McGuirck pressa la gâchette de son pistolet, sans s'occuper de viser nulle part.

Mais au lieu d'une détonation, ce fut un bruit sourd, qui n'était pas du tout celui d'une arme à feu.

Un nuage épais emplit bientôt toute la pièce et les bandits commencèrent à tousser. Mais ce n'était pas du gaz lacrymogène. Il s'agissait d'un

fameux gaz moutarde qui tuait à la première inhalation.

McGuirck put donc sortir de la chambre sans être molesté par les bandits qui avaient rendu l'âme.

Il s'agissait cependant pour lui de trouver le chef de l'organisation qu'il voulait connaître à tout prix.

Ses recherches le conduisirent dans la cave où il avait cru entendre un bruit de voix.

Il s'approcha silencieusement dans l'escalier. En effet on parlait, mais il s'agissait de deux voix de femmes.

– Allez-vous parler ? demandait l'une, où si je vais être obligée d'employer les grands moyens ?

– Je ne sais rien, répondait l'autre.

Il ne s'agit ni plus ni moins que de Marthe Bouché, ligotée, qu'avait fait conduire là Edmund Freukel, et de la belle Katherine Varloff, qui avait été chargée de savoir pour le compte de qui elle agissait.

Mais la courageuse Marthe faisait tout en son

pouvoir pour gagner du temps. Malgré les menaces, elle ne desserrait pas les lèvres, si ce n'est pour affirmer qu'elle avait agi par pure curiosité personnelle.

Elle avait confiance que le Domino Noir interviendrait à temps et elle ne s'en faisait pas.

Cependant lorsqu'elle entendit un léger bruit dans l'escalier, elle crut à la présence du Domino Noir et voulut donner le change à sa tortionnaire.

– Ne me faites rien, dit-elle tout à coup. Je vais tout vous dire.

– Qui vous a envoyé ici ?

– Le Domino Noir.

– Qui est-il ?

– George McGuirck.

À ce moment McGuirck qui se trouvait dans l'escalier ne put réprimer un mouvement de surprise qui faillit le faire dégringoler en bas. Il avait fait assez de bruit cependant pour déceler sa présence et Katherine Varloff s'était élancé à sa poursuite, revolver au poing.

Poursuivi et poursuivante disparurent bientôt à la vue de Marthe Bouché qui se trouvait maintenant seule dans la cave.

Il en fut ainsi pour plusieurs instants, lorsque tout à coup le bruit d'une formidable explosion ébranla l'immeuble.

Presqu'aussitôt les flammes l'envahirent du haut en bas.

Elles se montrèrent jusque dans la cave où se trouvait la jeune fille toujours ligotée.

On avait dû l'oublier et elle allait périr dans son coin, après avoir déjà échappé à tant de dangers, en assistant le Domino Noir.

Elle était surtout surprise de ne l'avoir pas encore aperçu. Il lui avait pourtant promis de la suivre.

À moins qu'il ne lui ait arrivé malheur à lui-même...

Dans ce cas, tout était bien fini.

Déjà les flammes avaient embrasé l'escalier du haut en bas et commençaient à courir le long du plafond, quand un bruit de vitre brisée lui

indiqua une présence étrangère autour de la maison.

– Ne bouge pas, Marthe, disait une voix bien connue. J'accours.

Trois minutes plus tard, la jeune fille était assise dans la voiture qui avait amené le Domino Noir sur la scène tragique.

– Tu as dû avoir peur, ma petite ? disait de sa voix la plus douce, le fameux ennemi du crime.

– Réellement, je commençais à croire qu'il t'était également arrivé malheur.

– J'ai eu du retard. Mon taxi a eu une crevaison en partant et je n'ai pu en trouver un autre que longtemps après. Je vous ai rejoint en temps seulement pour voir qu'il t'arrivait quelque chose avec un gros homme que j'ai d'ailleurs retrouvé dans la bâtisse tout à l'heure avec un couteau dans la gorge

– Comme ça tu n'as pas eu le temps de rien trouver qui faisait ton affaire ici ?

– Au contraire, je sais qui est à la tête du racket. Et je vais te surprendre énormément en te

révélant son nom.

– George McGuirck, je suppose ?

– Non. C'est Pascal De Palma.

– Pas le grand philanthrope ?

– Nul autre.

– Jamais je n'aurais pu croire cela. Ainsi c'est dans le vol qu'il trouve des ressources pour faire la charité ?

– Ce n'est qu'une couverture. Car je t'assure qu'il entasse des millions avec ses activités malhonnêtes.

IV

À la poursuite du maître bandit

Le lendemain après-midi, Simon Antoine rencontrait Marthe Bouché au Picadilly, dans l'hôtel Mont-Royal.

– Quelque chose de nouveau ? demanda-t-elle après qu'il se fut installé à sa table.

– J'ai en effet complété quelques renseignements.

– Puis-je savoir ?

– D'abord j'ai trouvé le lien entre Mackay et le racket des pierres précieuses volées lors de l'invasion allemande de la France.

– Quoi donc ?

– J'ai une copie du contrat de propriété de l'immeuble qui a sauté hier et où se trouvaient les quartiers-généraux des vendeurs clandestins.

Cette maison appartenait à Ernest Mackay.

– Mais comment as-tu appris que c'était réellement De Palma, qui était le chef de l'organisation ?

– Avant de trouver dans la cave, j'étais déjà entré dans la maison. J'ai même eu l'occasion de fouiller dans les tiroirs du bureau secret de la bande. C'est là que j'ai appris d'une façon indubitable que le philanthrope était en même temps un bandit redoutable.

– Tu n'as pas rencontré McGuirck ?

– Oui. Il venait justement d'empoisonner une douzaine de bandits et il cherchait leur chef.

– Est-ce lui qui a fait sauter l'édifice ?

– Non. J'ai entendu parler la jeune fille rousse avec De Palma je sais que leurs principales valeurs étaient déjà démenagées. Je suppose qu'ils ont fait sauter la maison afin de détruire toute trace de leur occupation.

– Que faisons-nous maintenant ?

– J'ai l'intention de faire une petite visite à ce bon De Palma.

Le Domino Noir compléta ses instructions à la jeune fille et ils se mirent en route.

Le premier arrêt fut au bureau qu'avait De Palma dans l'édifice Sun Life.

La réceptionniste répondit à Simon Antoine que monsieur De Palma était absent et qu'elle ne savait pas où il était. D'après elle d'ailleurs, il ne venait pas régulièrement à son bureau, transigeant la majeure partie de ses affaires de sa propre résidence, avec l'aide de son secrétaire, Henri Auclair.

– Je trouve bien étrange cette absence subite, mademoiselle, reprit Simon Antoine, car monsieur De Palma me parlait justement il y a une couple de jour d'une grande fête de charité qu'il voulait organiser incessamment.

– Je regrette, monsieur Antoine, mais je ne suis pas au courant de cette organisation.

Pourtant il avait grandement insisté pour que je lui prête mon concours. Je ne comprends rien à cela.

– Voulez-vous que je téléphone chez lui pour

voir s'il est là dans le moment ?

– Non, merci. Je le rencontrerai probablement au Club ce soir ou demain.

Le Domino Noir n'avait pas voulu que la jeune fille téléphonât chez son homme, car elle aurait pu ainsi lui donner quelques soupçons, vu que l'histoire de la fête de charité en était une inventée de toute pièce.

*

Au coup de sonnette de Simon Antoine un serviteur vint ouvrir. Mais ce n'était pas celui qu'il avait vu là. Bien plus, celui-ci avait une figure si rébarbative qu'on n'aurait pas cru avoir affaire à un domestique.

– Monsieur De Palma est absent pour quelques semaines, répondit le serviteur.

– Où est-il ? demanda le visiteur.

– Il a dû se rendre aux États-Unis d'urgence pour une mission concernant la Croix Rouge.

– N'a-t-il pas laissé un message pour moi ? Je suis Simon Antoine.

– Je n'ai aucun message pour vous, monsieur Antoine. Cependant le secrétaire de monsieur De Palma est ici. Voulez-vous le voir ?

Henri Auclair, qui avait entendu le bruit de la conversation, apparut alors en haut de l'escalier qui conduisait au premier étage.

– Bonjour, monsieur Antoine, dit-il de loin en le reconnaissant. Puis-je vous inviter à passer dans le bureau de monsieur De Palma ?

Simon Antoine et Marthe Bouché rejoignirent aussitôt le jeune secrétaire.

Les deux hommes s'assirent auprès d'une table de travail, tandis que la jeune fille se promenait dans la pièce, examinant curieusement tous les bibelots qui s'y trouvaient.

Pendant que son interlocuteur lui parlait de cette fête de charité, Henri Auclair épiait Marthe Bouché.

Elle était maintenant derrière un écran et cela inquiétait passablement Auclair, car il savait que

c'était là sur un pan de mur, que se trouvait le coffre-fort de son patron.

D'un autre côté il trouvait qu'elle restait bien longtemps derrière l'écran qui ne cachait rien d'autre à la vue.

Que pouvait bien être venu faire là cette jeune fille, dont il avait entendu parler, mais qu'il ne connaissait pas beaucoup ?

Enfin Simon Antoine prit congé du secrétaire, sans être parvenu à obtenir les informations qu'il désirait.

Henri Auclair reconduisit ses visiteurs jusqu'à l'escalier et retourna dans le bureau.

Le domestique de tout à l'heure était encore à la porte.

Comme elle allait sortir cependant, Marthe Bouché faillit tomber, ses pieds s'étant accrochés sur le rebord du tapis. Pour se garer elle saisit le bras du serviteur, tandis que Simon Antoine profitait de cette diversion pour appuyer le pouce sur un bouton à l'intérieur de la porte, qui empêchait la serrure automatique de se barrer.

Ils firent un trajet très court, après quoi ils abandonnèrent l'automobile pour revenir sur leurs pas, à pied et en se dissimulant.

– Tu sais bien ce qu'il faut faire ? demande une dernière fois le Domino Noir en laissant entrer la jeune fille la première.

– Il n'y a pas de danger. Compte sur moi.

Sans bruit, elle ouvrit la porte et, comme il n'y avait personne en vue, elle gravit silencieusement l'escalier.

Il n'y avait personne non plus dans le bureau où elle était quelques minutes auparavant. Le bruit d'une machine à écrire, dans une pièce un peu plus loin indiquait que le secrétaire était à l'ouvrage.

En entrant, Marthe jeta ses gants sur un fauteuil, puis se mit en devoir de fureter dans la pièce. Elle faisait cela cependant sans chercher aucunement à dissimuler sa présence.

Tout à coup même elle s'arrangea pour faire tomber par terre une potiche qui se trouvait sur la table.

Henri Auclair accourut au bruit et fronça le sourcil, en apercevant encore la jeune curieuse énigmatique de tout à l'heure.

– Je ne savais pas que vous étiez revenue, mademoiselle, lui dit-il d'un air qui voulait dire : Je vous prends à pénétrer ici par effraction.

Mais elle prit un air coupable pour dire :

– Imaginez-vous que j'avais oublié mes gants et je suis venue les chercher.

– Je n'avais pas entendu votre coup de sonnette, car je serais immédiatement venu à votre aide.

– Je n'ai pas sonné, non plus. Je ne voulais pas vous déranger, vous savez. J'ai donc tourné la poignée de la porte et quand j'ai constaté que celle-ci n'était pas fermée à clef, je me suis permis de monter ici, car j'étais bien certaine que je les avais oubliés ici.

Henri Auclair cette fois descendit jusqu'à la porte pour accompagner la visiteuse clandestine, sur laquelle il avait maintenant des doutes de plus en plus grands.

Il avait peine à se figurer que cette jeune fille était une voleuse. Mais cette attention qu'elle avait d'abord porté au coffre-fort de monsieur De Palma, puis la visite répétée et solitaire, ne lui disait rien de bon.

Pour plus de sûreté, il entra dans le bureau de son patron pour vérifier s'il y avait quelque chose de disparu.

Tout semblait pourtant en ordre, quand il s'avisa de regarder le coffre-fort.

Soulevant une grosse lampe de table, il fit jouer une glissoire en dessous et en retira un papier.

Il avait au préalable rangé l'écran et posant le papier sur un guéridon, se mettait en frais d'ouvrir le coffre-fort.

La combinaison devait être très compliquée puisqu'il avait dû en écrire le chiffre sur un papier.

Enfin la porte s'ouvrit et il retira deux liasses de papiers, qu'il examina soigneusement. Mais il dut paraître satisfait de son inspection, car il

replaça le tout et sortit bientôt de la pièce après avoir tout remis en ordre.

Il était loin de penser cependant que le Domino Noir, affublé de son masque, avait surveillé tout le manège d'un endroit noir dans le corridor.

Aussitôt après le départ du secrétaire, le Domino entra donc dans le bureau et répéta ce que l'autre venait de faire concernant le coffre de sûreté.

Les liasses de papiers n'étaient autres que des chèques qui avaient besoin d'être endossés par monsieur De Palma, pour pouvoir être encaissée.

À un paquet il y avait une adresse d'inscrite sur une feuille de papier, comme si le tout devait être adressé à monsieur De Palma, dans un endroit hors de la ville.

Il s'agissait d'un petit village paisible sur la rivière des Mille Îles, Saint-Eustache, dans le comté des Deux-Montagnes.

Ainsi à n'en pas douter, De Palma s'était réfugié là en attendant que les événements

reprennent leur cours normal. Il avait dû y faire transporter également les trésors volés qu'il écoulait sous le couvert.

Ses renseignements complétés, Simon Antoine, toujours sous le déguisement du Domino Noir, quitta la maison du criminel De Palma, par une porte de côté, afin de ne pas attirer l'attention.

V

Double conspiracy

Dans une petite maison retirée, mais d'apparence peu suspecte cependant, située non loin des limites du village de Saint-Eustache, deux personnages connus tenaient une conférence.

Il s'agissait de Pascal De Palma et de Catherine Varloff.

– Je suis bien content d'être enfin installé confortablement et paisiblement ici. Cela va me procurer une bonne petite vacance, tout en ne nuisant pas du tout au commerce..

– Et les pierres précieuses ? demanda la jeune fille aux cheveux roux.

– Toutes ici. Tu sais bien d'ailleurs que je ne les aurais pas abandonnées ?

– Quels sont vos plans pour l’avenir ?
Continuons-nous à prendre contact avec les clients à l’exposition Macky et Fleurant ?

– Non. J’ai changé entièrement d’idée. Ces deux types sont de trop.

– Que voulez-vous dire ?

– J’ai décidé de les faire disparaître.

– Mais comment ?

– J’ai besoin de toi pour cela.

– Toujours à votre service. D’ailleurs vous le savez bien.

– Naturellement, ma petite. Et moi je vais savoir te récompenser royalement pour ton dévouement.

– De quoi s’agit-il ?

– Il y a deux choses à faire. Premièrement, nous débarrasser des deux bijoutiers, qui sont devenus encombrants. Mais pour que cela paraisse mieux, nous userons de psychologie.

– Vous n’avez pas envie de leur faire croire qu’ils doivent se suicider, toujours ?

– Non. Mais nous allons les faire monter l'un contre l'autre et faire en sorte que cela justifie leur destruction.

– Ils sont d'ailleurs très jaloux l'un de l'autre.

– C'est là-dessus que je compte pour les conduire à leur mort.

– Et qu'est-ce que je fais là-dedans ?

– Premièrement me faire faire une clef de l'appartement de Mackay et ensuite me l'amener ici, tout en t'arrangeant cependant pour que Fleurant le suive.

Il entra ensuite dans les détails de son plan et la jeune fille approuvait de la tête à mesure que le bandit expliquait.

Quand il eut fini, elle questionna encore :

– Si je comprends bien, ceci n'est que la première chose que vous avez en vue, il y en a encore une autre ?

– Parfaitement. L'autre c'est la disparition de George McGuirck.

– Je crois bien que cela ne sera pas aussi

facile.

– Voici comment il faudra procéder. C'est dangereux, mais cela en vaut la peine : le type est devenu trop curieux, tu sais.

Il compléta alors les instructions, mais à mesure que le plan se développait, la jeune fille paraissait désapprouver.

– C'est trop dangereux, dit-elle, à la fin. Je ne puis m'engager là-dedans.

– Penses-y bien. Je sais que tu as les nerfs assez solides pour cela. Et la récompense en vaudra la peine, tu sais.

– Combien ?

– Comme nous n'aurons plus d'associés, nous marcherons moitié moitié. Qu'est-ce que tu en penses ?

– C'est beaucoup en effet...

Elle réfléchit quelques instants, puis consentit enfin.

– J'accepte. Quand dois-je partir ?

– Cette nuit même, car cela ne donnera pas

l'éveil à la population d'ici. Tu es prête, je suppose ?

– Juste le temps de passer un brin de toilette et je pars pour Montréal.

*

Un autre conciliabule secret se tenait dans un luxueux appartement de Montréal.

Il avait pour antagonistes George McGuirck et son principal assistant, nommé Sidney Becker.

– As-tu ce que je t'ai demandé ? s'informait McGuirck.

– Bien sûr. La maison appartient à un homme que vous connaissez. Je parie que vous ne pouvez pas deviner.

– Je ne suis pas ici pour répondre à des devinettes, mais pour apprendre des faits. Qui ?...

– Nul autre qu'Ernest Mackay.

– De Mackay et Fleurant, les bijoutiers ?

– C'est bien cela !

– Alors c'est Mackay, mon homme ! Je me demande ce que Fleurant fait là-dedans ? Ah ! il doit être intéressé dans le racket...

– Je n'en serais pas surpris, patron. Voulez-vous que je vous emmène Mackay ou l'autre ?

– Non. J'aime mieux trouver leur nouvelle cachette. Car ce ne sont pas tant leurs personnes qui m'intéressent que les pierres précieuses. Je ne serais pas loin de penser qu'ils en ont pour plusieurs centaines de millions.

– Ça en vaut la peine.

– Je te crois. Aussi écoute bien mes instructions.

Georges McGuirck donna alors l'ordre de surveiller attentivement la demeure de Mackay et certaines autres prescriptions, sur lesquelles il insista longuement.

– Soyez sans inquiétudes, patron, vos ordres seront exécutés à la lettre, déclara Becker, en quittant l'appartement.

VI

Entre bandits

– Cette nuit-là Armand Fleurant ne parvenait pas à s’endormir. Il se retournait dans son lit en proie à la plus vive insomnie.

Il repassait dans sa tête les événements de la journée et demeurait perplexe surtout en raison de l’impossibilité où il s’était trouvé de rejoindre son complice et chef, Pascal De Palma.

Que lui était-il arrivé ? Aurait-il disparu de la circulation avec toutes les pierres précieuses ? La police avait-elle mis la main dessus ?

Il en était là de ses réflexions énervantes, quand la sonnette de son appartement résonna fortement.

Qui pouvait bien venir à une heure aussi tardive ?

Pour plus de sûreté il glissa un revolver dans la poche de sa robe de chambre et alla ouvrir.

Il n'y avait personne, mais il aperçut juste à l'extérieur de la porte un petit paquet, une enveloppe plutôt qu'il ramassa vivement. Aucune trace cependant de celui qui l'avait apportée.

En l'ouvrant il trouva d'abord un rubis qu'il savait faire partie de la collection des pierres précieuses en vente chez De Palma. La lettre qui l'accompagnait était également signée de lui.

– Il s'empressa d'en prendre connaissance et à mesure qu'il avançait dans sa lecture, son expression devenait de plus en plus courroucée.

Ainsi c'était vrai ! Mackay le trahissait, cherchant à s'accaparer tout le bénéfice de leur commerce clandestin.

De Palma avouait avoir été obligé de se cacher à cause des agissements de Mackay.

Ce dernier était supposé avoir été l'auteur de tout le trouble qui était survenu pendant cette journée mémorable pour les bandits.

En conclusion, De Palma lui conseillait de

surveiller son associé, s'il ne voulait pas que toute l'organisation clandestine ne passe entre les mains de celui-ci.

Sur le champ il décida d'aller au bureau s'occuper d'un petit travail préparatoire.

Afin de ne pas donner l'éveil au gardien de l'édifice, il entra par une porte de côté dont il avait la clef.

Il pénétra dans le bureau de Mackey et ouvrit son coffre-fort particulier à l'aide du chiffre qu'il avait eu la précaution de se munir, il y a longtemps.

Là il prit une grande enveloppe qui contenait des documents compromettants pour Mackay et en inspecta le contenu. Il ouvrit également son coffre pour y prendre également d'autres documents.

*

De son côté Ernest Mackay n'avait pas encore goûté un moment de sommeil depuis qu'il s'était

mis au lit.

C'est ainsi qu'il entendit gratter à sa porte, sans que la sonnette cependant ne se fasse entendre.

Il s'élança dans cette direction, mais arriva trop tard pour voir son visiteur nocturne. L'autre avait du l'entendre marcher et s'était aussitôt enfui.

En examinant la serrure de la porte extérieure de son appartement, il découvrit qu'on avait dû en prendre l'empreinte, car il y avait amplement de cire aux alentours.

Immédiatement ses soupçons se portèrent sur Fleurant. N'avait-il pas en effet paru drôle toute la journée ?

Il descendit en bas pour demander au commis de nuit s'il avait vu quelqu'un pénétrer et sortir de l'immeuble.

Le commis n'était pas à son bureau, ni dans les environs.

Mais en écoutant attentivement, il perçut bientôt des gémissements dans la direction de la

porte arrière.

C'est là en effet qu'il trouva son homme, mais dans une position anormale.

– Qu'y a-t-il eu ? demanda-t-il énervé.

– Un inconnu m'a frappé à la tête par en arrière et il s'est enfui après m'avoir traîné ici.

– Avez-vous eu le temps de le voir ?

– Tout ce que j'ai pu constater, c'est qu'il était masqué.

En lui-même Mackay accusait Fleurant.

Une visite immédiate au bureau s'imposait donc. Il s'arrangerait là pour prendre les devants et mettre Fleurant hors d'état de nuire.

Comme il était monté se vêtir, une idée lui vint à l'esprit. Il appellerait son associé pour voir s'il était chez lui.

Mais Fleurant ne répondait pas, signe évident qu'il était le bandit masqué de tout à l'heure.

Descendant par l'escalier de service, il sortit de la maison appartements par la porte d'arrière et après avoir sorti son auto du garage, il se

dirigea à toute allure vers la bijouterie.

Comme il s'arrêtait non loin de la petite porte dérobé par où il voulait entrer enfin de dissimuler son passage dans l'établissement, il aperçut la silhouette de Fleurant qui sortait de la même porte en regardant autour de lui pour voir si on ne l'observait pas.

Une fois le chemin libre, Mackay monta dans son bureau privé et ouvrit fébrilement son coffre-fort.

La vue de la grande enveloppe où il gardait des documents précieux le rassura d'abord, mais il fit cependant entendre un juron, lorsqu'il constata qu'à l'intérieur, il n'y avait que des feuilles blanches.

Aussi soupçonneux de son associé que celui-ci l'était à son égard, il s'était procuré le chiffre de son coffre. Mais encore là, les documents importants avaient été remplacés par des feuilles blanches.

C'était donc cela que Fleurant était venu faire au bureau !

Pendant quelques minutes il se laisse aller à la plus vive colère. Il en vient à considérer l'alternative d'aller immédiatement à son appartement pour le tirer sans autre forme de procès. Mais cette solution ne manquerait probablement pas de l'inculper lui-même de meurtre et il n'y gagnerait pas à la fin.

Non. Il valait mieux dissimuler pour quelques jours et seconder De Palma dans ses tentatives pour mettre Fleurant hors d'état de nuire.

Il revint donc chez lui, décidé plus que jamais à surveiller son traître d'associé, afin de n'en pas être plus longtemps la victime.

VII

Facile à tromper

De bonne heure le lendemain matin, Sidney Becker faisait les cent pas sur le trottoir en face de la maison où demeurait Ernest Mackay.

Ce n'est que vers neuf heures et demie que le bijoutier sortit pour se diriger vers son garage et filer dans sa voiture dans la direction de la bijouterie.

Becker téléphona aussitôt à son patron, l'assurant qu'un de ses hommes avait pris Mackay en filature et téléphonerait son rapport aussitôt que l'autre ferait un arrêt.

Quelques minutes à peine plus tard George McGuirck apparaissait et montait à l'appartement que venait de quitter Mackay.

Persuadé maintenant que ce dernier était le

chef masqué des contrebandiers de pierres précieuses, il espérait trouver dans sa demeure des indications concernant l'endroit où se trouvait maintenant l'incalculable marchandise.

Il prenait son temps pour fouiller méthodiquement, persuadé que l'occupant était à la bijouterie pour la journée.

Il ne savait pas cependant qu'une jeune fille avait épié son arrivée dans l'immeuble.

Ce n'était que Katherine Varloff qui l'avait habilement pisté.

Cette dernière ne pénétra pas immédiatement à sa suite cependant.

Elle alla dans un téléphone public et appela Mackay à son bureau.

– C'est Katherine qui vous parle, monsieur Mackay.

– Oui, je vous reconnais.

– Êtes-vous seul dans le moment ? J'ai des choses graves à vous dire.

– Vous pouvez parler sans crainte.

– Vous avez reçu le mot du chef, cette nuit, je suppose ?

– Au sujet de Fleurant ? Oui je l’ai reçu.

– Vous savez qu’il vous a vendu ?

– Il y a longtemps que je m’en doutais.

– Vous aviez bien raison.

– Il veut tout garder pour lui.

– Lui et son associé...

– Il a donc un associé ?

– Oui, George McGuirck.

– C’est donc pour cela que je l’ai vu ici hier ?

– Précisément. C’est pour cela aussi que De Palma a été obligé de déménager avec les pierres.

– Il faudrait remédier à cela immédiatement.

– Je suis chargé de vous amener voir le chef pour que vous décidiez avec lui du plus sûr moyen de parer à l’éventualité.

– Où se trouve-t-il dans le moment ?

– Je crains de vous le dire au téléphone, mais je vous conduirai dans une heure. Soyez en face

de l'édifice Sun Life, du côté du carré Dominion avec votre auto. Je vous rejoindrai et nous partirons pour l'endroit où se trouve le Chef.

– Je serai là. Comptez sur moi.

*

Une fois cette partie du programme exécuté, la jeune rousse monta à l'appartement de Mackay.

Elle savait que McGuirck s'y trouvait et le rôle qu'elle avait maintenant à jouer n'était pas des plus faciles. Il était même dangereux à l'extrême, mais l'enjeu n'en valait-il pas la peine ?

Sans chercher à dissimuler sa présence, elle sortit une clef de sa bourse et débarra la porte.

Elle fit quelques pas dans le salon, puis cria :

– Allo, chéri. C'est moi, Katherine.

Comme personne ne lui répondait, elle avança encore un peu plus et continua :

– Mais où es-tu donc, Ernest ?

Elle réalisa tout à coup que le bijoutier n'était plus là et s'exclama à haute voix :

– Ce n'est pas chic ce qu'il me fait là ! Il aurait pu au moins avoir la délicatesse de m'attendre. Nous partons ensemble avec une fortune de billions de piastres probablement et il ne trouve pas à propos de m'attendre ici. Eh ! bien ! j'irai le rejoindre au rendez-vous d'abord.

Lentement elle retourna sur ses pas et allait ouvrir la porte de nouveau quand une voix dure se fit entendre derrière elle :

– Pas si vite que cela, la belle ! Je crois que nous avons quelque chose à nous dire.

– Oh ! comme vous m'avez fait peur, monsieur McGuirck !

– Ainsi, tu allais lever les pattes en compagnie de Mackay ? Je suis bien peiné d'intervenir, mais c'est moi qui va mettre la main sur les pierres maintenant.

– Comment saviez-vous que Mackay était le grand chef ?

– J'ai mes sources d'informations, tu sais.

Maintenant tu vas me dire où sont les pierres et où vous alliez ainsi tous les deux.

– Je ne sais pas.

– Tu ferais mieux de parler, car j'ai des associés qui se font une spécialité de faire jaser ceux qui s'objectent à le faire d'eux-mêmes.

– Qu'est-ce que cela va me donner si je parle ?

– Nous pourrions peut-être séparer moitié moitié.

– Dans ces conditions-là, je suis prête à vous aider.

McGuirck la regarda soupçonneusement, puis demanda :

– Tu changes de parti bien vite, la petite ?

– C'est que j'aime toujours à être du côté du plus fort. Je puis être très utile, vous savez. Et aussi très aimable pour celui qui l'est envers moi...

Il la regarda pendant quelques instants, puis dit :

– Marché fait ! Où sont les pierres précieuses ?

– Je ne sais pas encore, mais je peux vous y conduire. Mackay doit me prendre dans son auto au carré Dominion, dans quelques minutes, pour m’amener dans la retraite qu’il a choisie. Vous n’avez qu’à me suivre et vous le saurez. Mais il est bien entendu que je partage avec vous maintenant. D’ailleurs je vous serai nécessaire pour trouver le butin et surtout pour l’écouler.

– Comment suis-je certain que tu ne me tends pas un piège ?

– C’est bien simple, vous n’avez qu’à me faire suivre par plusieurs hommes si vous le voulez. Je n’aurais pas d’ailleurs de chance en vous trichant, car vous me paraissez avoir le dessus sur Mackay. Il est maintenant fini, du moment que son secret n’est plus le sien.

*

Katherine Varloff sortit de la maison appartement, tandis que McGuirck ordonnait à quelques hommes de la prendre en filature. Lui-

même d'ailleurs se proposait de les précéder.

La jeune fille arriva la première au rendez-vous, au Carré Dominion.

Elle n'attendit pas trop longtemps cependant et elle vit arriver Mackay dans sa propre voiture.

Il pencha la tête à la portière pour lui sourire et l'inviter à monter.

McGuirck qui l'avait suivie était installé dans sa limousine, prêt à prendre la filature.

Mais le départ de Mackay de la bijouterie n'avait pas passé inaperçu aux yeux de son associé.

Le téléphone qu'il avait reçu avait d'abord commencé à l'intriguer.

Il avait donné un généreux pourboire à la téléphoniste de rétablissement pour savoir le sujet du fameux téléphone.

Il avait donc appris ainsi que son associé entendait se débarrasser de lui à son profit.

Aussi quand il le vit quitter l'exposition, il s'était hâté à sa poursuite pour savoir où il allait

ainsi.

Quand il l'avait vu monter dans son auto, il avait cherché des yeux un taxi, mais sans succès. Aucun des postes environnants ne montrait la moindre voiture.

Il tempêtait intérieurement contre ce contretemps, quand un taxi s'arrêta précisément devant la porte de son magasin.

Un homme en descendit et paya sa course.

C'était ni plus ni moins que Simon Antoine qui arrivait dans le taxi de Léonid Gingras, ce fameux chauffeur qui était renommé pour son habileté à conduire et sa connaissance de toutes les rues de la Métropole.

Souvent Gingras travaillait pour le Domino Noir, quand il s'agissait de voyages particulièrement périlleux.

Son apparition à l'instant où Armand Fleurant cherchait un taxi, n'était cependant pas purement accidentelle.

S'il n'y avait pas de taxis dans les environs, c'était parce que le Domino Noir les avait tous

fait partir dans les directions différentes quelques minutes plus tôt. Il était venu ensuite jusqu'à la porte de l'exposition Mackay et Fleurant, parce qu'il savait que Fleurant voudrait partir en vitesse à la poursuite de son associé, et qu'il voulait le faire engager Léonid Gingras pour cette course.

Il eut en effet la satisfaction de voir Fleurant se précipiter vers le taxi et demander :

– Vous êtes libre, je suppose ?

– Oui, monsieur.

Il monta alors sur le siège arrière et ordonna :

– Suivez cette voiture en avant où se trouve une jeune fille à la chevelure rousse.

– Je n'aime pas bien cela, ces histoires. J'aime mieux que vous preniez une autre voiture.

Fleurant lui mit un vingt dollars dans les mains, puis expliqua :

– Il n'y a rien d'illégal dans cette filature. Il s'agit de ma femme qui s'est enfui avec un autre homme et je veux savoir où ils vont.

– Dans ces conditions-là, je suis avec vous,

monsieur.

Et l'auto partit à toute vitesse,

*

Simon Antoine ne se pressa pas, car il connaissait la destination de tout le monde.

Il se rendit donc dans sa propre voiture à Saint-Eustache, au refuge du chef de la bande.

Il descendit quelques cents verges avant la haie de petits arbres qui entourait la maison.

Bien lui en prit, car il s'aperçut qu'on l'avait déjà précédé.

Armand Fleurant était déjà accroupi dans un coin, Léoinid Gingras non loin de lui.

George McGuirck était là également avec un de ses hommes, mais pas du même côté.

Katherine Varloff avait discuté pendant quelques minutes avec Mackay dans l'auto de celui-ci afin de donner le temps à McGuirck de se poster au bon endroit.

Mackay et la jeune fille ouvrirent d'abord une porte dans un mur, juste à l'intérieur de la haie.

McGuirck qui surveillait attentivement tous les mouvements de sa nouvelle complice, la vit qui passait le bras en arrière d'elle juste au moment de fermer la porte du dedans.

Elle jeta ainsi une clef qui avait servi à ouvrir la porte.

McGuirck laissa passer quelques instants, puis ramassa la clef et ouvrit la porte à son tour, jetant la clef pour que son homme la ramasse.

VIII

La fin d'un racket

Le Domino Noir avait vu McGuirck jeter la clef à son complice.

Il s'approcha donc silencieusement de lui et quand il fut parvenu en arrière, il lui asséna sur la tête un coup de crosse de revolver qui lui fit immédiatement perdre connaissance.

Il s'empara de la fameuse clef et s'approcha de la porte.

En chemin il trouva Armand Fleurant, qui gisait mort dans son sang, un couteau planté entre les deux épaules.

Il ne n'apitoya pas longtemps sur le sort du bijoutier bandit, mais il fut inquiété par l'absence de Léonid Gingras.

Ne le voyant pas dans les environs, il ouvrit la

porte du mur et pénétra dans la cour.

C'est là qu'il le trouva, déjà assommé et sur le point de périr noyé, dans la piscine.

– Quoique pressé de pénétrer à l'intérieur de la maison, le Domino Noir prit le temps de rescarper son assistant et il ne le laissa que lorsqu'il eut repris complètement ses sens.

Pendant ce temps-là Katherine Varloff faisait du progrès à l'intérieur.

Aussitôt entrée dans la maison, elle dirigea Mackay vers la bibliothèque où elle se livra à un curieux manège.

Elle déplaça plusieurs volumes sur un rayon, prit une feuille et un crayon, puis rédigea une formule.

Après avoir remué un mécanisme secret elle fit enfin tourner un pan de mur sur lui-même, qui donnait accès à une autre salle meublée en bureau.

Elle y pénétra le dernière après avoir eu soin de laisser la feuille sur laquelle elle venait d'inscrire quelque chose, bien en vue dans un

volume renversé sur la tablette.

Quand George McGuirck fit à son tour s'ouvrir le panneau secret, il trouva Katherine Varloff un révolver à la main.

Ernest Mackay était assis dans la chaise derrière le bureau et la jeune fille semblait le tenir en joue.

– Bien joué ! dit aussitôt McGuirck, en sortant son propre révolver. Maintenant nous allons en finir avec le type.

– Non. Ne tirez pas ici. Cela nous ferait un cadavre sur les bras. J'ai mieux, reprit la jeune fille.

Mackay était tellement surpris qu'il était incapable de parler. Il était devenu d'une pâleur proche de la mort, qu'il attendait d'ailleurs maintenant. Sa position en arrière du pupitre avait convaincu définitivement McGuirck qu'il était réellement le Chef du racket des pierres volées.

– Debout, ordonna la jeune fille à Mackay qui était maintenant trop désorienté pour ne pas obéir.

Elle le fit reculer la longueur de quelques pas, jusqu'au moment où une trappe s'ouvrant sous ses pas, il disparaissait à la vue.

– Qu'allons-nous en faire maintenant ? demanda McGuirck.

– Descendons en bas et nous réglerons son cas là.

– Très bien joué, la petite ! Tu es réellement intelligente.

– J'espère que vous vous en rappellerez lorsqu'il sera question de partager les bénéfices ?

– Sois sans crainte, va.

Mais en lui-même il se disait qu'une fois en possession des trésors inestimables de la bande, il trouverait bien le moyen de faire disparaître ce complice encombrant, afin de garder le tout pour lui-même.

Ils descendirent donc un escalier qui conduisait à la cave de l'établissement.

Katherine Varloff entra la première, suivie de McGuirck.

Mais à peine celui-ci avait-il pénétré dans une chambre fermée, qu'il se trouva en face du revolver du Domino Noir tandis que sa compagne faisait jouer le ressort qui fermait la porte.

En un tour de main il fut ligoté et étendu aux côtés d'une autre jeune fille, qui ressemblait étrangement à Katherine.

Il y avait aussi là Ernest Mackay, dans la même situation que la jeune fille.

— Mais qu'est-ce que cela veut dire ? demandait McGuirck qui n'était pas encore revenu de sa stupéfaction.

Sa compagne de tout à l'heure enleva alors une poudre qui avait servi à changer la couleur de ses cheveux, puis elle effaça de son visage l'épais maquillage qui l'avait fait ressembler à Katherine Varloff.

C'était maintenant Marthe Bouché qui se tenait devant lui, attendant les ordres du Domino Noir.

— Il ne nous reste plus que De Palma, déclara celui-ci en regardant les trois personnages

immobilisés sur le sol.

– Il n'est pas encore pris ! fit soudain une voix dans la trappe entrouverte au-dessus de leurs têtes.

Instinctivement, le Domino Noir s'élança sur la porte de sortie, mais le mécanisme avait été brisé, car il ne répondait plus à son déclenchement.

La trappe était maintenant fermée et un bruit curieux se faisait peu à peu entendre, tandis qu'une odeur révélatrice pénétrait peu à peu dans la pièce.

Quelqu'un faisait pénétrer un gaz mortel par le haut du plancher.

Le Domino Noir réalisa immédiatement le danger nouveau qui s'abattait sur eux et il se mit en devoir de chercher une issue.

Aucune fenêtre cependant dans la pièce. Il n'y avait que la porte au mécanisme brisé et la trappe du haut. Mais De Palma était là qui attendait. D'ailleurs le plafond était trop haut pour qu'on puisse s'élever jusque là.

George McGuirck réalisa lui aussi la situation et dit en ricanant :

– C'est un grand honneur pour moi que de mourir en compagnie du Domino Noir. Je n'aurais jamais pensé cela cependant.

Le gaz plus pesant que l'air s'élevait peu à peu dans la pièce et déjà ceux qui étaient couchés par terre suffoquaient dans l'agonie.

Bientôt même il serait à la hauteur du Domino et de Marthe.

C'est alors qu'un cri de rage se fit entendre de la salle au-dessus.

Puis une figure connue se montra par la trappe maintenant ouverte.

C'était Léonid Gingras qui ayant vu entrer De Palma par la porte de devant de la maison, l'avait suivi et enfin maîtrisé.

– Enlevez la jeune fille dans vos bras, dit-il au Domino Noir, je vais la soulever d'ici.

Tout alla bien pour Marthe Bouché, mais lorsqu'il s'agit du Domino, ce fut autre chose. Comment faire pour le tirer de là ?

Ce fut la brave Marthe qui trouva l'expédient. Elle se laissa descendre au-dessus du trou et engagea le Domino à s'accrocher après elle, tandis que Léonid Gingras, arcbuté en haut, réussissait à les tirer peu à peu tous les deux.

Il était temps car le gaz commençait déjà à monter jusqu'au-dessus de la trappe.

Comme il n'y avait pas songer au salut des prisonniers qui étaient déjà morts, le Domino ne s'occupa que de ligoter solidement Pascal De Palma, qu'il laissa dans la pièce secrète.

Il écrivit ensuite une note pour la police et prit le chemin de retour avec sa collaboratrice, dans la taxi de son sauveur.

Cet ouvrage est le 317^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.